Document généré le 25 avr. 2024 01:42

Meta
Journal des traducteurs
Translators' Journal

Meta

CANDEL, Danielle (dir.) (1994) : *Français scientifique et technique et dictionnaire de langue*, Paris, Didier Érudition, 201 p.

François Gaudin

Volume 40, numéro 1, mars 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/002818ar
DOI : https://doi.org/10.7202/002818ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)
1492-1421 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gaudin, F. (1995). Compte rendu de [CANDEL, Danielle (dir.) (1994) : *Français scientifique et technique et dictionnaire de langue*, Paris, Didier Érudition, 201 p.] *Meta*, *40*(1), 143–145. https://doi.org/10.7202/002818ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

■ CANDEL, Danielle (dir.) (1994): *Français scientifique et technique et dictionnaire de langue*, Paris, Didier Érudition, 201 p.

Les textes réunis par Danielle Candel forment un ensemble, utile et riche, de réflexions sur les rapports entre français scientifique et technique et dictionnaires de langue, la

démarche étant dirigée par l'objectif de l'équipe de l'INaLF: la mise en route d'un *Dictionnaire de français scientifique et technique* (ou DFST).

Dans la première contribution, Henri Cottez propose une mise en perspective historique de la place accordée aux termes dans les ouvrages lexicographiques, avant d'aborder la question des critères d'admission de ces termes et le problème de leur traitement lexicographique. La démarche de l'auteur le conduit à une approche culturelle de la place de ces unités. C'est ainsi qu'il propose de prendre en compte leur emploi par des auteurs non spécialistes mais servant de relais entre les sphères des spécialistes et celles des locuteurs éclairés. Il insiste également sur les liens, à favoriser, entre langue générale et terminologies, et sur l'importance de l'histoire des sciences. Cette dernière se révèle précieuse en synchronie et en diachronie: pour suivre l'évolution du savoir, notamment les grandes mutations dans les classifications, et pour fournir l'histoire des sens des termes, cette histoire commençant aux premières définitions, telles que fixées par leurs créateurs, des néologismes scientifiques.

La communication de Pierre Lerat met en lumière les contrastes et les points communs entre terminologie et lexicographie. Il insiste notamment sur le rôle crucial des définisseurs: à les choisir trop techniques, on risque l'hermétisme; mais à prendre un incluant trop large, on perd la pertinence conceptuelle. Or, en terminologie, seule cette dernière importe, alors que le lexicographe doit viser une compétence socioculturelle moyenne. Les autres spécificités de la terminologie se situent du côté de la nomenclature, de la monosémie des sous-unités morpho-sémantiques et syntaxiques traitées, et du caractère spécialisé du corpus. L'auteur conclut ce rapide panorama en suggérant aux auteurs du DFST de multiplier les renvois, de ne décrire les collocations qu'après avoir bien distingué les différents usages professionnels d'un signe, de ne dépouiller que des sources strictement professionnelles et de veiller à la cohérence des définitions.

Pour sa part, John Humbley décrit plusieurs bases de données, depuis la bien connue Eurodicautom jusqu'à Cogniterm, actuellement développée à Ottawa. Il décrit ce que ces différents fichiers pré-dictionnairiques ont à offrir au lexicographe, et dresse un tableau comparatif de leurs spécificités. L'exposé de Bernd Spillner met en évidence les généralisations hâtives, et idéalistes, dont les langues de spécialité et la terminologie sont l'objet. À partir de ces insuffisances théoriques, bien travaillées depuis quelques années, l'auteur donne divers exemples, en allemand et en français, où des «connotations» accompagnent les termes les plus rigoureux dans leur conceptualisation, qu'elles proviennent de l'histoire des sens ou du nomadisme des concepts.

La contribution de Marie-Françoise Mortureux ouvre la section consacrée à la vulgarisation; c'est là un aspect crucial du projet de DFST: celui de la mise à disposition du savoir. Excluant les termes, au sens strict, de la lexicographie générale et de la vulgarisation, l'auteur centre son propos sur les vocabulaires spécialisés, dans lesquels on rencontre des dénominations aux statuts hétérogènes. Elle reprend les concepts, pour l'analyste soucieux d'analyse sémantique appliquée, de paradigmes définitionnel et désignationnel et montre que la diversité des dénominations correspond à des concurrences notionnelles, mais aussi à des choix sémiotiques correspondant à des stratégies discursives variées. Dans ces paradigmes figurent des termes-mots dont l'inclusion dans un DFST engage la conception que les auteurs se font de la mise en culture des sciences et des techniques contemporaines.

Pour sa part, Daniel Jacobi plaide pour une terminologie à l'écoute de la sociologie des sciences. Dans son approche du travail scientifique, l'auteur est conduit à insister sur l'importance des reformulations. Le rôle des reformulants et définissants est crucial en vulgarisation: il importe en effet de multiplier les classifications possibles pour faciliter la catégorisation. Dans l'étude de cette économie cognitive, l'auteur illustre l'intérêt de la notion de prototype. Quant à Anne-Marie Loffler-Laurian, elle s'inscrit dans la continuité

des travaux menés en vulgarisation et propose une typologie des procédés définitionnels qui la caractérisent. Elle remarque notamment que le discours vulgarisateur, pris entre banalisation et spécialisation, prend souvent partie. Mais existe-t-il un discours sur la science dénué d'idéologie ?

Médecin et lexicographe, Jean-Charles Sournia insiste sur quelques facteurs d'incompréhension de termes médicaux : catégorisations populaire *vs* savante, démotivation, concurrences synonymiques entre couches diachroniques différentes, rivalités d'écoles, troncations abusives (l'Académie de médecine propose de remplacer *psy* par *psychiste* : un nouveau mot-fantôme ?). Examinant la lexicographie médicale, l'auteur note des lacunes concernant la description des adjectifs (p. ex. concurrence entre N + du cœur / N + cardiaque / N + du myocarde).

Philippe Fagot, arcenciologue, nous entraîne dans le monde des couleurs. Sa contribution nous fait toucher de près le caractère profondément culturel des dénominations de teintes. Celui-ci se remarque notamment en observant les néologismes (récent succès de kiwi comme nom de couleur), et se traduit par des difficultés posées à la normalisation internationale de noms de nuances : les traductions de *benigaki-iro* (litt. «fleur de pêche») sont sans objet car nom et notion ne sont utilisés qu'en japonais. L'étude de ces vocabulaires difficiles devrait permettre une meilleure connaissance de l'histoire des sensibilités. L'exposé de Marie-France Piguet est consacré à l'histoire du vocabulaire de l'économie politique, principalement celui des physiocrates, au travers de l'œuvre de Quesnay, principal promoteur, en 1766, du terme d'économie politique *classe*. L'étude du champ lexical qui l'environne permet de saisir les forces et faiblesses de la conception physiocratique et d'étudier les fonctionnements des premiers syntagmes de forme classe + adjectif, promis au succès qu'on sait. Jean-Luc Descamps resitue le débat en se posant la question du public auquel destiner le DFST. Son hypothèse le conduit à déplacer le centre d'intérêt d'un tel ouvrage des mots, à gloser, vers des relations notionnelles, à expliciter. Mais faut-il viser un dictionnaire d'encodage ou de décodage ? L'auteur illustre son propos par les travaux pionniers menés par le CREDIF sur le vocabulaire de la géologie. Mais ces travaux qui accordent à l'analyse sémantique une part prépondérante, supposent une analyse extrêmement lourde, qui n'est pas sans analogies avec la méthode d'Igor Mel'čuk.

En conclusion, Danielle Candel résume les principales décisions retenues pour la mise en chantier du DFST : nature et délimitation du corpus, sous-disciplines traitées, articulation avec le TLF, etc. On regrettera toutefois que, par certaines options méthodologiques, les auteurs se privent de la possibilité de faire de cet ouvrage un dictionnaire culturel des sciences et techniques contemporaines.

FRANÇOIS GAUDIN
Université de Rouen, Rouen, France

langue étant isolée comme objet autonome de description, en même temps que se précisent les objectifs normatifs des auteurs. Parallèlement, le projet encyclopédique se précise dans le cadre d'une conception philosophique qui voit dans les mots les signes des idées. Fort de son expérience de directeur du volume «Les notions philosophiques» de l'*Encyclopédie Universelle de Philosophie*, l'auteur introduit le lecteur, dans sa courte intervention, à la problématique du lexicographe confronté à la description d'un double système sémiotique, linguistique et cognitif. Il conclut à la nécessité de disjoindre les deux niveaux là où l'on pourrait chercher, mais c'est un autre débat, à concilier les deux fonctionnements dans une description culturelle des lexiques spécialisés.

Travaillant sur un corpus de dictionnaires français, Daniel Baggioni met en évidence l'évolution qui va du «bon usage» des lexicographes à la «norme linguistique» des sociolinguistes. En fait, le lent passage d'une notion de «bon sens» à une problématisation scientifique. On passe d'une opposition entre bons et mauvais usages à une description de normes concurrentes, chaque période appréhendant les phénomènes selon les catégories dont elle dispose, selon les épistémès dominantes. Ainsi, on commettrait un contresens en accusant le XVIII^{e} siècle de traiter de patois des sous-codes, non alors pensables comme des variétés descriptibles. Il faut ainsi attendre le XIX^{e} pour apercevoir, surtout chez Littré, une relativisation de la prééminence de la norme. La pénétration du mot même de norme, par reprise à d'autres champs du savoir, dans le domaine linguistique, ne se fait qu'au XX^{e} chez Damourette et Pichon. Sa diffusion, à partir des années 60 (*Grand Robert*; GLLF; etc.), est liée à l'apparition de la lexicographie moderne qui enregistre les avancées de la réflexion sociolinguistique. Il est intéressant de noter que, parallèlement, l'organisation de l'*Encyclopædia Universalis* ne lui permet pas, en insérant ce concept, de lui accorder la place, centrale, qu'il occupe en sciences du langage, car cela remettrait en cause la hiérarchie qui décrit et organise la présentation — donc la conception — de la discipline.

Claude Vargas s'intéresse pour sa part aux normes telles qu'elles se réalisent à travers l'inclusion de 7 formes dans les nomenclatures de 6 ouvrages, sur un siècle et demi. Il eût été agréable au lecteur de disposer ici d'un tableau à double entrée récapitulant les résultats de ce bref sondage qui recèle assez peu de surprises (*enculer* est absent du *Petit Larousse Illustré* de 1971, par ailleurs plus libéral que le Bescherelle de 1846). On peut d'ailleurs discuter certaines affirmations; on peut en effet imaginer que le DFC n'enregistre pas *sodomie* du fait de la rareté de son usage plutôt que sous l'effet de l'attitude répressive des auteurs «au plan des normes morales». Ce serait alors la seule tradition lexicographique qui expliquerait la présence du même terme dans le PLI.

L'article de Paul Siblot apporte à ce recueil une chair bienvenue en s'attachant à l'analyse d'un praxème. Son étude permet au lecteur, par la comparaison de corpus littéraires et de définitions et citations lexicographiques, de comprendre aisément ce qui sépare l'analyse dictionnairique et celle inspirée de la praxématique. Il choisit d'étudier *casbah* et montre combien la définition, en fait définition de chose, qu'en donnent les lexicographes passe à côté de l'expérience culturelle spécifique, enregistre et véhicule le terme. Avant de désigner une maison, une place forte, une citadelle, une maison, etc., *casbah* sert à stigmatiser «l'extranéité référentielle». Les différents référents auxquels son emploi a permis de renvoyer ne sont que des cas typiques illustrant les potentialités signifiantes de cette forme linguistique. Seule la prise en compte des conditions culturelles et historiques d'emprunt et de diffusion de ce praxème permettent de rendre compte avec justesse de la variété et de la cohérence de ses emplois. L'auteur illustre ici avec force et conviction la pertinence de la critique majeure que la praxématique adresse aux dictionnaires: l'essentialisation et la réification du sens.

Nous signalerons plus rapidement deux contributions. L'article que Jean Schmidt consacre aux étymologies vulgaires des *realia* de l'Afrique noire. Un corpus assez important